

L'échec "providentiel" d'une expédition espagnole dans le Sud des Etats-Unis actuels (1537-1537)

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. L'échec "providentiel" d'une expédition espagnole dans le Sud des Etats-Unis actuels (1537-1537). *Alizés : Revue angliciste de La Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines (Université de La Réunion)*, 2009, Hommage à François Duban, pp.12-37. hal-02341415

HAL Id: hal-02341415

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02341415>

Submitted on 31 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'échec « providentiel » d'une expédition espagnole dans le Sud des Etats-Unis actuels (1527-1537)

On sait que les guerres de reconquête favorisèrent le maintien de l'esclavage dans la péninsule ibérique, tant du côté chrétien que musulman. De plus, dès la moitié du XV^e siècle, les expéditions portugaises et andalouses le long des côtes ouest africaines amenèrent sur les marchés de Lagos et de Séville un grand nombre d'esclaves, auxquels s'ajoutaient ceux parvenus dans les ports méditerranéens grâce à l'entremise des maghrébins.

Après la découverte et la colonisation des îles de la Caraïbe, tous les conquérants de quelque importance se firent accompagner en Terre Ferme par des pages d'armes achetés sur les degrés de la cathédrale de Séville. Ainsi, avant que la Traite des Noirs ne s'établît pour répondre aux besoins en main-d'œuvre de substitution aux Indiens décimés par l'exploitation outrancière puis protégés par la législation castillane, les esclaves noirs furent perçus par les indigènes comme les compagnons des conquérants. Ce fut là le premier aspect de l'esclavage des Africains dans le Nouveau Monde, qui se maintint tant que dura la conquête. Hernán Cortés dans l'empire des Aztèques, Francisco Pizarro dans celui des Incas, Pedro de Valdivia face aux Araucans du Chili, eurent recours aux qualités guerrières de ces hommes, qui se virent en outre obligés d'épouser les querelles de leurs maîtres (Tardieu 15-33).

Le premier de ces conquérants, une fois sur le continent, rejeta l'autorité de Diego Velázquez, gouverneur de Cuba. Celui-ci, pour le réduire à obéissance, envoya son fidèle lieutenant Pánfilo de Narváez. La protection de sa garde rapprochée, constituée de Noirs,

n'empêcha point Narváez de tomber entre les mains de son adversaire (1519) (Herrera 182). Magnanime, Cortès l'épargna, ce qui lui permit quelques années plus tard, avec l'autorisation de Charles-Quint, de se lancer dans une entreprise personnelle vers des terres situées au nord de la Nouvelle-Espagne, à savoir la Floride.

Cette expédition, qui débuta en 1527, donna lieu aux événements évoqués ci-dessous, dont nous avons connaissance grâce à la relation écrite entre 1537 et 1540 par l'un des cinq survivants, Alvar Núñez Cabeza de Vaca, sous le titre de *Naufragios*¹. A ses côtés, le Noir Estebanico joua un rôle non négligeable. Cette œuvre, connue pour les toutes premières descriptions ethnologiques qu'elle offre des peuples indigènes du Sud des Etats-Unis actuels, méritera ici notre intérêt pour sa dimension prédestinationniste, qui traduit, chez un conquérant, une rupture épistémologique d'envergure à une époque, où la défense de l'Indien n'était pas encore de mise. Chose intéressante, cet aspect n'apparaît pas dans la référence des mêmes faits que présente le premier chroniqueur officiel des Indes, Gonzalo Fernández de Oviedo, dans *Historia général y naturel des las Indra, Isolas y Tierra-firme del Mar Océano* (seconde édition de 1547), élaborée à partir de deux autres témoignages personnels de Cabeza de Vaca, l'un écrit et l'autre oral².

¹ Voir Alvar Núñez Cabeza de Vaca (2000: 35-131). Le véritable titre est : *La relación que dio Alvaro Nuñez Cabeça de Vaca de lo acaecido en las Indias en la armada donde yva por governador Páphilo de Narváez, desde el año de veynte y siete hasta el año de treinta y seys que bolvio a Sevilla con tres de su compania*. C'est en 1749 qu'apparaît celui de *Naufragios*.

² Ces références ne purent apparaître que dans la seconde édition de l'œuvre publiée en 1547 à Salamanque, la première l'ayant été en 1535 à Séville. On consultera l'édition de Juan Pérez de Tudela Bueso, Biblioteca de Autores Españoles (B.A.E.), t. 121, Madrid : Ediciones Atlas, réimprimée en 1992, 287-315. L'auteur indique ses sources d'information au début et à la fin de son récit. Il s'inspira du rapport envoyé en 1539, depuis le port de La Havane à Cuba, à l'Audience royale de Saint-Domingue, dans l'île Hispaniola par les trois Blancs rescapés de l'expédition, Alvar Núñez Cabeza de Vaca, Andrés Dorantes et Alonso del Castillo. Il eut également connaissance du mémoire adressé au roi que Cabeza de Vaca lui communiqua personnellement, mais auquel il préféra la version présentée à l'Audience de Saint-Domingue, qui lui sembla plus claire (Cabeza de Vaca 2000 : 286, 314, 315). Parmi les raisons qui lui firent préférer le premier écrit, ne pourrait-on pas mettre les propositions prédestinationnistes dont nous allons traiter à la fin de cette étude?

1-L'expédition de Pánfilo de Narváez

1-1-Préparatifs et contexte

La conquête de Cortés était parvenue jusqu'à la hauteur du fleuve Pánuco qui débouche dans la mer des Caraïbes. Mais on avait connaissance, grâce à une expédition montée par Ponce de León, de « l'île de la Floride », située plus au nord, ainsi nommée parce que découverte à Pâques de l'an 1512. Le même personnage avait vainement tenté en 1521 de pénétrer dans cette région d'où les indigènes le forcèrent à se retirer. En 1519 Francisco de Garay avait envoyé Alonso de Pineda dans le but de rechercher un détroit qui permettrait le passage vers la Mer du Sud, soit l'océan Pacifique. Il navigua le long de la péninsule et découvrit le Mississipi, nommé Río del Espíritu Santo. En 1523, Garay obtint de Charles-Quint le droit de coloniser ces nouvelles terres, et se dirigea vers Pánuco. Mal reçu par les hommes de Cortés, il ne poussa pas plus avant l'entreprise, et ce fut à Pánfilo de Narváez qu'échut en définitive la responsabilité de s'emparer de ce territoire³. Le nouveau gouverneur prit la tête de l'entreprise le 17 juin 1527. Cinq navires transportant quelque 600 hommes, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Noirs, levèrent l'ancre dans le port de Sanlúcar de Barrameda, sur le fleuve Guadalquivir, en aval de Séville.

L'assistance spirituelle était assurée par cinq franciscains dirigés par un commissaire, frère Juan Suárez. Parmi les responsables nommés par la Couronne se trouvait Alvar Núñez Cabeza de Vaca, trésorier royal et *alguacil mayor* chargé du maintien de l'ordre. On sait peu de choses sur ce personnage de famille aisée, né entre 1490 et 1507, du moins pour l'époque précédant son aventure. En récompense de celle-ci, il reçut en 1537 le gouvernement de la région du Río de la Plata. Par le sud du Brésil, il arriva en 1542 à Asunción où il ne parvint pas à s'imposer. Victime d'une sédition, il fut exilé par le Conseil des Indes à Oran, où il resta huit ans. Réhabilité, il occupa un poste de juge à l'Audience royale de Séville jusqu'à sa mort en 1560.

³ Voir l'introduction de Roberto Ferrando (Cabeza de Vaca 2000 : 6-8).

La flotte resta quarante-cinq jours à Saint-Domingue, où elle compléta ses équipements, escale mise à profit par cent quarante hommes pour lui fausser compagnie. Ils furent remplacés lors du passage à Santiago de Cuba. Dans cette île, les effets dévastateurs d'un ouragan provoquèrent la mort de soixante hommes et de vingt chevaux. L'expédition affronta deux autres tempêtes avant d'arriver sur les côtes de la Floride le mardi 12 avril 1528⁴.

1-2-L'adversité du sort

Le surlendemain, Jeudi Saint, l'expédition jeta l'ancre dans une baie⁵ d'où l'on apercevait quelques habitations. Le Vendredi Saint, s'effectua le débarquement des Espagnols qui trouvèrent le village abandonné. Néanmoins le gouverneur prit possession du territoire au nom de l'empereur. Les Indiens se présentèrent le samedi, signifiant par des signes menaçants leur désir de voir repartir les nouveaux arrivés. Mais ils s'en furent sans passer aux actes.

Le Lundi de Pâques, ordre fut donné de pénétrer à l'intérieur des terres. Un premier contact s'établit avec un village où les Espagnols trouvèrent des morceaux d'étoffes qui leur parurent provenir de Nouvelle Espagne⁶, et surtout des traces d'or. Cela ne manqua pas de susciter leur intérêt. Interrogés par signes, les habitants firent entendre que l'or provenait d'une province très éloignée, appelée « Apalache », où il abondait. Un groupe décida de se diriger vers cette ré-

⁴ G. Fernández de Oviedo, dont l'expérience américaine lui ouvrit les yeux, s'élève avec vigueur contre les expéditions de conquête montées à la hâte dans le seul but de répondre à la cupidité d'aventuriers peu scrupuleux avec la complicité de religieux naïfs ou intéressés. Elles faisaient le malheur de pauvres gens aveuglés par de « faux discours » : « Je voudrais que l'on me dise ce que leur prêchèrent ces religieux et Pánfilo de Narváez à ces Espagnols qui en furent tellement aveuglés qu'ils s'en allèrent, abandonnant leurs patries, derrière de faux discours. Et bien que beaucoup en meurent, ils n'en tirent jamais de leçon. Qui leur avait certifié avoir vu cet or qu'ils cherchaient? Quels pilotes si experts en la navigation emmenaient-ils qu'ils ne reconnurent même pas la terre ni ne surent donner raison de l'endroit où ils se trouvaient? Et quels guides et interprètes emmenèrent-ils? Oh téméraire folie! » Suit une critique acerbe de la personnalité de Pánfilo de Narváez, bon serviteur de Diego de Velázquez à Cuba, mais piètre meneur d'hommes (Oviedo 290-91).

⁵ Moore Haven, selon R. Ferrando.

⁶ Nom donné à ce qui plus tard serait le Mexique.

gion, mais il se vit obligé de retourner au village. Le 1^{er} mai, Narváez fit part de sa volonté d'aller plus avant, tandis que les navires suivaient la côte afin de trouver un port naturel dont les pilotes croyaient avoir connaissance. Cabeza de Vaca exprima des réserves, fondées sur l'ignorance de ce qui les attendait et le manque de vivres. Il valait mieux, lui semblait-il, partir à la recherche d'un mouillage sûr pour la flotte, où l'expédition pût s'installer afin d'effectuer la découverte en toute sécurité.

Après maintes tergiversations, que nous passerons sous silence, la véritable entreprise commença avec trois cents hommes dont quarante cavaliers. Quinze jours passèrent sans trouver villages ni vivres. Après la traversée d'un cours d'eau, les Espagnols tombèrent sur deux cents Indiens qui se firent menaçants. Cinq ou six d'entre eux, faits prisonniers, les guidèrent jusqu'à leur village, situé à une demi-lieue, où il y avait d'abondants champs de maïs. Cabeza de Vaca, à la tête de quarante hommes, retourna alors en arrière afin de trouver un bon port. La recherche de « l'Apalache » pouvait enfin commencer. Les Indiens rencontrés s'esquivaient aussitôt. Le relief et la végétation changèrent pour faire place à des montagnes élevées et à des arbres de haut fût. L'arrivée à la région convoitée eut lieu le lendemain de la Saint-Jean. L'espoir d'obtenir des vivres et de l'or fit oublier l'intense fatigue. Au premier village, il n'y avait que des femmes et des enfants. Puis quelques hommes tentèrent une attaque avant de s'enfuir rapidement.

Le récit adopte dans la description une précision méthodique qui s'amplifiera par la suite. Le village, composé de quarante petites maisons de paille construites à l'abri des grandes tempêtes fréquentes en ces lieux, était entouré de bois et de marécages. Les hommes finirent par revenir pour réclamer femmes et enfants qui leur furent restitués. Mais le gouverneur retint un des chefs en otage, d'où une nouvelle agression, avec incendie des paillotes où se tenaient les Espagnols. Cela fait, les Indiens se réfugièrent dans les marécages, efficace défense naturelle. Le lendemain, cette fois avec l'appui d'un village voisin, ils assaillirent de nouveau les Espagnols. Ceux-ci restèrent vingt-cinq jours assiégés, ne faisant que trois incursions dans les environs très accidentés et couverts de lagunes. Face à l'hostilité de la nature

et des habitants, le gouverneur prit la décision de se diriger vers le Sud-ouest afin de retrouver la mer et de donner sur le village d'Aute, où, selon les Indiens ils rencontreraient des vivres en abondance. La traversée d'une lagune, couverte d'arbres couchés par les tempêtes, offrit une belle occasion aux Indigènes de cribler de flèches les intrus pris au dépourvu. L'auteur s'attarde sur leur constitution imposante⁷, sur leur force, leur agilité et leur habilité à manier de puissants arcs, gros comme le bras d'un homme, de onze à douze paumes de long. A deux cents pas, ils ne manquaient aucune de leurs cibles⁸. Le huitième jour de voyage survint une autre agression. Le lendemain l'expédition arriva à Aute qui avait été incendié.

Cabeza de Vaca se vit de nouveau chargé par le gouverneur de chercher un chemin vers la mer avec l'aide des capitaines Alonso del Castillo et Andrés Dorantes, en compagnie de cinquante fantassins et de sept cavaliers. Ils parvinrent à une baie couverte d'huîtres, mais éloignée de la côte. Pendant leur absence leurs camarades essuyèrent une attaque qui les avait mis en péril. L'expédition prit à grande-peine la route vers l'endroit reconnu par l'auteur, car nombreux étaient les malades et certains cavaliers menaçaient de l'abandonner. Les réserves de maïs d'Aute furent pillées afin de prévoir l'avenir. Sur la côte, on décida de construire des embarcations avec des moyens rudimentaires : les chemises devinrent des voiles et la confection des câbles se fit à partir des crins de chevaux. Cela, sous les assauts permanents des Alabamas qui provoquèrent dix morts. Quarante hommes moururent de faim et de maladies. Le 1^{er} septembre, il ne restait plus qu'un cheval, les autres ayant été mangés, d'où le nom donnée à la baie (*Bahía de los Caballos*).

Puis, pendant sept jours, les embarcations passèrent de baie en baie⁹, avant d'arriver à une île située dans un détroit baptisé San Mi-

⁷ Dès à présent commence une valorisation du physique de l'Indien, qui sera une constante du mémoire. Cette vision apparut pour la première fois dans le Journal de bord de Christophe Colomb ; voir : Cristóbal Colón, *Textos y documentos completos* (1992). Puis elle fut reprise par Bartolomé de las Casas dont les écrits sont postérieurs à notre œuvre.

⁸ Selon R. Ferrando, il s'agit des Alabamas, ennemis des Apalaches.

⁹ Ce sont les célèbres bayous.

guel¹⁰. L'errance se poursuivit durant trente jours, sous la chaleur et dans la soif. Une tempête les surprit sur un îlot où les hommes durent boire de l'eau de mer, ce qui causa la mort de cinq d'entre eux. L'expédition reprit le long de la côte et finit par croiser des Indiens d'apparence pacifique dont le chef offrit du poisson, en échange duquel les Espagnols cédèrent une part du maïs qui leur restait. Pourtant ils eurent à faire face à une attaque surprise qui les décida à s'embarquer de nouveau, une fois apaisée une autre tempête. Après trois jours de navigation, ils rencontrèrent un canot d'Indiens dans un estuaire et leur demandèrent de l'eau. Un Grec, Doroteo Teodoro, et un Noir les suivirent. C'est la première évocation des Noirs de l'expédition. L'auteur ne fournit aucune précision quant à son identité et à sa condition : s'agissait-il d'un esclave ou d'un homme libre ? Cabeza de Vaca le met sur le même plan que le Grec, les qualifiant tous deux de « chrétiens » : le terme, dans les chroniques de conquête, servait de façon générale à désigner les Espagnols par opposition aux indigènes non christianisés. Apparemment, les circonstances estompaient les différences. Les Indiens laissèrent deux des leurs en otages. Mais ils revinrent, oubliant l'eau promise, pour tenter de les récupérer sans toutefois rendre les deux « chrétiens ». Ils appartenaient à l'ethnie des Tunicas, se distinguaient par leur longue chevelure libre, et se protégeaient le corps avec des couvertures en peaux de martres.

Face à l'attitude agressive de ces Tunicas, les Espagnols n'eurent d'autre ressource que de s'enfuir, reprenant leur errance. Emportés par les courants marins pendant deux jours, ils finirent par accoster, mais reprirent la mer par crainte. Le sauve-qui-peut mit fin à la cohésion de l'expédition : chaque embarcation tenta sa propre chance.

1-3-L'épisode de l'île du « Mauvais Sort »

Les hommes restés avec Cabeza de Vaca n'eurent qu'une demi-poignée de maïs cru à manger par jour. Le 6 novembre 1528 leur

¹⁰ Ce détroit correspondrait au delta du Mississippi.

embarcation fit naufrage près du rivage d'une île. Les occupants se virent rapidement entourés par une centaine d'Indiens armés d'arcs, avec lesquels ils parvinrent à s'entendre par signes. Le lendemain, ces indigènes—en l'occurrence des Caravaucas—leur amenèrent du poisson et des racines dont ils se nourrissaient, probablement du manioc, en échange de grelots et perles de pacotille. Quelques jours après les naufragés réembarquèrent. La furie de la mer provoqua trois noyades. Les survivants perdirent tout ce qu'ils possédaient, se retrouvant totalement nus par grand froid : ils n'étaient plus, assure le chroniqueur, qu'une fidèle représentation de la mort (*estaban hechos propia figura de la muerte*). Retour donc sur la côte où, fort heureusement, les recueillirent des Indiens hospitaliers. Néanmoins une peur s'empara d'eux, attisée par ceux qui avaient eu connaissance des pratiques aztèques, à savoir celle d'être sacrifiés. Ils finirent par retrouver un des groupes dont ils s'étaient séparés. L'approche de la mauvaise saison les persuada d'hiverner sur place tout en envoyant les plus résistants à la recherche de Pánuco, qu'ils n'estimaient pas très éloignée.

La famine donna lieu à des cas d'anthropophagie¹¹. Sur les quatre-vingts hommes des deux groupes réunis, il n'en resta bientôt plus que quinze. Qui plus est, une maladie d'estomac se répandit parmi les Indiens, mise au compte des Espagnols. Sans l'intervention bienveillante de l'un des indigènes, les intrus auraient subi un mauvais sort, d'où le nom donné par les naufragés à cet endroit, l'île du « Mauvais Sort » (*la isla de Mal Hado*)¹². La relation fournit quelques informations sur ces Caravaucas. Trois mois par an, ils ne vivaient

¹¹ Le calvaire de ces hommes soulève l'indignation de G. Fernández de Oviedo : "Dieu Immense, que de peines si excessives pour une vie aussi courte que celle de l'homme! Que de tourments si inouïs pour un corps humain! Que de faims si intolérables pour une personne si fragile! Que de malheurs si extrêmes pour un entendement si raisonnable!" Et le chroniqueur de revenir sur l'impétie de Narváez, cause de tous ces maux (298). Ces exclamations rhétoriques donnent au récit du chroniqueur une dimension pathétique qui n'apparaît pas dans le mémoire de Cabeza de Vaca, lequel reste d'une grande sobriété. Certains commentateurs parlent d'un cheminement du héros vers une transformation intérieure : « il vit l'épreuve dans le dépassement et l'ascèse », affirme Patrick Menget dans l'introduction de sa traduction (Oviedo 41). Notre proposition finale intègre cette évolution du personnage.

¹² R. Ferrando la situe à la hauteur de Galveston.

que des huîtres de la côte. Le bois leur faisait défaut. Par contre les moustiques pullulaient. Les habitations de nattes tressées se dressaient sur des amoncellements de coquilles. Les Espagnols partagèrent leurs conditions de vie jusqu'à la fin du mois d'avril 1529. Le désarroi de ces êtres les poussa à voir dans les naufragés des hommes dotés de vertus surnaturelles. Et voilà nos Espagnols invités à imiter les shamans qui soignaient leurs patients en soufflant sur les parties des corps malades, en aspirant le mal par des incisions, ou par cautérisation. Privés de nourriture, les récalcitrants se transformèrent en guérisseurs. Mais s'ils acceptaient de se servir de leur souffle, ils l'accompagnaient de signes de croix tracés sur les malades, de *Pater noster*, d'*Ave María* et de prières adressées à la Divine Providence qui sut les entendre¹³. Les malades se mirent à guérir, exprimant leur reconnaissance par d'humbles dons, sous forme de nourriture, de peaux tannées et d'autres modestes objets.

La famine s'accrut et les Espagnols décidèrent de reprendre la route. Cabeza de Vaca, malade, ne put les suivre.

2-L'odyssée de Cabeza de Vaca

2-1-Le colporteur

Le trésorier royal ne put supporter la vie spartiate des Caravau-cas. Il se fit colporteur, passant d'un village à l'autre dans un rayon de quarante à cinquante lieues, afin d'échanger des coquillages contre

¹³ G. Fernández de Oviedo, traitant de la transformation des Espagnols en guérisseurs, n'oublie pas, poussé par un certain réalisme, de rappeler qu'ils s'inspirèrent de pratiques bien connues des milieux populaires en Espagne : « ils le faisaient ainsi, bien qu'ils fussent plus habitués aux tourments qu'à faire des miracles. Mais confiants au pouvoir de Dieu, en leur faisant des signes de croix et en leur soufflant sur le corps, à la manière dont le font en Castille ceux qu'on appelle salueurs [*saludadores*, guérisseurs qui soignaient par le souffle et la salive en prononçant certaines formules], et les Indiens à l'instant ressentaient une amélioration dans leurs maladies » (Oviedo 305). Un peu plus avant, le chroniqueur, même s'il ne rejette pas toute intervention divine, ne manque pas d'exprimer une certaine réserve quant aux résultats obtenus : « du moins si les chrétiens ne les guérissaient pas tous, les Indiens croyaient qu'ils pouvaient les guérir », laissant entendre que l'efficacité de ces pratiques dépendait en grande partie de l'autosuggestion de la part des malades (306). Le recul met en valeur la présentation des faits par Cabeza de Vaca.

des peaux tannées, de la teinture d'ocre pour motifs corporels, des silex et des roseaux pour fabriquer des flèches. Cette activité, qu'il cessait d'exercer en hiver, lui valait d'être bien reçu partout. Cela dura six ans, en partie parce qu'il ne parvenait pas à convaincre un Espagnol resté sur l'île, Lope de Oviedo. Tous les ans il passait le voir afin de lui proposer de partir à la recherche de compatriotes. Quand Oviedo donna enfin une réponse favorable, ils partirent en compagnie de quelques Indiens. Traversant plusieurs cours d'eau, ils finirent par arriver à une baie, qu'ils pensèrent être celle de l'Esprit Saint¹⁴, où des indigènes les informèrent de la présence un peu plus loin de trois de leurs semblables, réduits en esclavage. Ils étaient les seuls rescapés d'un groupe d'Espagnols morts de faim et de froid. Face aux mauvais traitements imposés par les Indiens à ces survivants, Lope de Oviedo préféra s'en retourner auprès de ses anciens hôtes insulaires.

Cabeza de Vaca, de nouveau seul, eut la possibilité cependant de rencontrer ces congénères : il s'agissait d'Alonso del Castillo, d'Andrés Dorantes et du Noir Estebanico. Ils décidèrent d'attendre six mois avant de tenter de s'échapper, profitant du moment où la surveillance des Indiens se relâcherait à l'occasion de la récolte des figues de barbarie (*tunas*) qui leur permettait de survivre pendant trois mois. Cela signifiait un profond changement dans le statut du trésorier royal, qui fut attribué comme esclave au maître de Dorantes.

2-2-L'esclave

Cabeza de Vaca fut donc contraint de partager la malheureuse existence de ces êtres. Lorsque les racines, le poisson ou le gibier manquaient, ils en étaient réduits à manger des araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des geckos, des serpents venimeux et même de la terre ou du bois. Pour les consommer, ils réduisaient les arêtes de poissons en poudre. Les huttes, qu'ils transportaient à dos d'homme lors de leurs déplacements en quête de nourriture, étaient faites de nattes posées sur quatre arcs. Le meilleur moment était celui de la cueillette des figues de barbarie que l'on con-

¹⁴ Elle correspondrait soit au Mississippi soit au fleuve Mobile.

servait séchées. Pour se protéger du fléau des moustiques, ces Indiens allumaient des feux de bois pourri ou mouillé, dont la fumée les tenait éloignés, ou se déplaçaient avec des tisons en mains. Excellents chasseurs, ils rivalisaient avec les cerfs à la course et chassaient les bisons¹⁵ dont la peau servait à la confection de vêtements et de chaussures. C'était aussi de fieffés menteurs et de parfaits ivrognes qui, le ventre plein, aimaient s'adonner à la danse. A la moindre querelle, les différents clans se séparaient, quittes à se réunir de nouveau, le motif oublié.

La fuite était impossible. Privé de ses compagnons à la suite d'une de ces disputes, Cabeza de Vaca tenta trois fois de s'échapper ; mais il fut bien vite rattrapé. Les clans adverses s'étant de nouveau réunis, les trois « chrétiens » mirent leur projet à exécution, réussissant à échapper à la vigilance de leurs maîtres. Dans leur errance, ils aperçurent une fumée vers laquelle ils se dirigèrent, puis un Indien qu'Estabanico se chargea de poursuivre. Ils parvinrent ainsi à un village qui leur réserva un bon accueil. Le shaman (*fisico*) hébergea Dorantes et Estebanico, et un autre de ces Indiens Avavares recueillit Castillo et Cabeza de Vaca.

2-3-Le shaman

Les nouveaux arrivés furent vite pris pour des guérisseurs, ce qui les décida à passer l'hiver dans le village, où ils se mirent à soigner les malades de la même façon que le fit Cabeza de Vaca auparavant, les sauvant souvent de la mort. Leur renommée s'étendit dans toute la contrée, attirant des gens de loin¹⁶ qui les prenaient pour des « fils du soleil ». On retrouve donc là une croyance dont bénéficièrent dans un premier temps les conquérants des Aztèques puis ceux des Incas. Les premiers ne refusaient pas une telle origine aux esclaves noirs, car leur mythologie leur permettait de les intégrer parmi les « dieux sales » (*dioses sucios*) (Torquemada 418). Ainsi même Este-

¹⁵ Des « vaches », écrit l'auteur, méconnaissant ce type de bovins sauvages.

¹⁶ Cabeza de Vaca parle de Cutalches, de Malicones, de Coayos, de Susolas, d'Atayos, tribus qui, selon R. Ferrando, appartenaient aux Caddos.

banico ne put échapper aux sollicitations des Indiens et devint médecin malgré lui¹⁷. Le chroniqueur ne s'étend pas sur l'identité de ce personnage, esclave de Dorantes, utilisant le diminutif « -ico », souvent employé pour désigner des esclaves affublés à la hâte d'un prénom chrétien par les négriers. Il conclue son ouvrage en précisant toutefois qu'il s'agissait d'un noir « alárabe », précision qui ne laisse pas entendre qu'il était « arabe », comme le déclare l'éditeur Roberto Ferrando, mais plutôt qu'il avait été fourni aux esclavagistes par des Arabes¹⁸. Estebanico aurait donc pu se souvenir des pratiques des guérisseurs de son ethnie, utilisant les possibilités locales, sans que Cabeza de Vaca ne les différenciât de ses propres simulations qui, apparemment, ne manquaient pas d'avoir quelque effet psychosomatique. Les pouvoirs conférés par les Indiens à ces guérisseurs étaient tels que les patients soumis à leurs soins recouvraient tous la santé¹⁹.

¹⁷ L'affirmation de Bernard Lesfargues et Jean-Marie Auzias selon laquelle « le Noir Estebanico est curieusement exclu de ces pratiques », est donc erronée ; voir leur traduction de l'ouvrage d'Alvar Núñez Cabeza de Vaca effectuée sous le titre de *Relation de voyage* (28).

¹⁸ P. Menget présente le personnage comme un Maure du Maroc (Oviedo 11). Or les Espagnols ne faisaient pas de confusion entre « moro » et « negro », et dans les chroniques de G. Fernández de Oviedo ou de Garcilaso de la Vega el Inca, qui évoquent Estebanico, c'est bien le terme « negro » qui est employé. Ce « noir arabe, naturel d'Azamor »—la précision est de Cabeza de Vaca— était donc probablement un de ces Noirs capturés par les Marocains et vendus aux négriers ibériques sur le port d'Azemmour, ancienne enclave portugaise, ou envoyés de là par leurs ravisseurs vers les marchés d'Andalousie.

Jean-Louis Rieupeyrou dans son roman *Le conquistador perdu. La fabuleuse odyssee indienne de Cabeza de Vaca (1528-1536)*, inspiré des écrits de son héros, traite également Estebanico de « Marocain ».

¹⁹ Le jésuite José de Acosta dans *Historia natural y moral de las Indias* (1590), interprète les guérisons pratiquées par Cabeza de Vaca et ses compagnons comme une manifestation de la Providence divine : « Les barbares les obligeant à les soigner de certaines maladies, et les menaçant s'ils ne le faisaient pas de leur ôter la vie, alors qu'ils ne savaient pas la moindre chose en médecine, et qu'ils n'avaient aucun équipement pour la pratiquer, mus par la nécessité, ils se firent médecins évangéliques, et en disant les prières de l'Eglise, et en faisant le signe de la croix, ils guérirent les malades. La renommée les obligea à poursuivre le même métier à travers tous les villages, qui furent innombrables, avec le merveilleux secours du Seigneur, de sorte que, hommes de commune existence, ils s'étonnaient d'eux-mêmes. L'un d'eux était un noir ». Voir : *Obras del Padre José de Acosta*, B.A.E. 73, Madrid : Ediciones Atlas, 1954, (43). P. Menget reprend l'expression « médecins évangéliques », qui lui semble tout à fait appropriée (Oviedo 35).

Le terreau, semble-t-il, leur était favorable. Une légende profondément ancrée évoquait en effet l'action d'un personnage à la fois respecté et redouté, nommé Mauvaise Chose (*Mala Cosa*), petit homme barbu, comme les Espagnols. Il n'hésitait pas à pratiquer des opérations à l'aide d'un scalpel en silex afin d'extraire un organe. Aux questions des Indiens, il répondait que sa demeure se trouvait sous terre. Nos Espagnols ne manquaient pas de s'amuser de telles assertions, incitant leurs hôtes à croire en leur Dieu qui les protégerait. Cependant on leur présenta d'amples cicatrices comme preuves des agissements de cet étrange personnage. Bref, les quatre « chrétiens » étaient bien traités, même s'ils devaient travailler comme les indigènes avec lesquels ils restèrent huit mois.

Ils profitèrent de la récolte des figes de barbarie pour s'éloigner discrètement en direction d'un autre village peuplé de Maliacones où ils connurent une plus grande faim. Lors du ramassage du bois de chauffage, les épines leur ensanglantaient le corps, de sorte que pour supporter leur calvaire ils n'avaient d'autre recours que de penser à celui du Christ :

Je n'avais lorsque je me trouvais en prise à ces tourments, d'autre recours ni d'autre consolation que de penser à la passion de notre rédempteur Jésus-Christ et au sang qu'il versa pour moi, et de considérer combien devait être plus grand le tourment qu'il souffrit à cause des épines que celui que je souffrais alors.

La référence est significative de l'état d'esprit dans lequel se trouvait Cabeza de Vaca. Le supplice qu'il endure acquiert une portée métaphorique : s'il devient un émule du Rédempteur, cela ne peut être gratuit, et il lui faudra en tirer les conséquences. Sa souffrance prend du sens et ne peut déboucher que sur le rachat spirituel des Indiens, mission sur laquelle nous reviendrons²⁰.

Afin de survivre, Cabeza de Vaca s'adonna de nouveau à un petit commerce d'arcs, de flèches, de filets, de nattes et de peaux qu'il tannait lui-même.

²⁰ P. Menger parle de « l'apostolisme du héros », faisant un intéressant parallèle entre l'expérience de Cabeza de Vaca et celle de saint Paul (Oviedo 30-31).

Poursuivant leur recherche, les quatre compagnons passèrent d'un village à l'autre, se perdant à l'occasion. Dans l'un d'eux, la famine régnait si souvent que les enfants n'étaient pas sevrés avant l'âge de douze ans. Les diverses tribus vivaient dans la crainte permanente de leurs voisines. Elles construisaient leurs habitations à la limite des forêts les plus impénétrables, mais préféraient dormir dans des fossés afin de se protéger d'attaques par surprise. Femmes et enfants, en cas de péril, étaient conduits au plus profond de la forêt par un étroit sentier. Si elles ne pouvaient disposer de cette protection naturelle, elles entouraient leurs villages de tranchées couvertes de branchages. Cabeza de Vaca, parmi les Indiens Aguenes, eut l'occasion d'assister à l'une de ces attaques nocturnes qui laissa cinq morts sur le terrain. De sorte que les hommes ne baissaient pas leur vigilance, ne se séparant jamais de leurs arcs, sachant utiliser une vue et une ouïe particulièrement affinées.

Dans ce périple, les Espagnols eurent à exercer de nouveau leurs talents de guérisseurs. Cabeza de Vaca s'enhardit à pratiquer une opération chirurgicale afin d'extraire une pointe de flèche d'un blessé touché près du cœur. L'affaire se présentait mal, la pointe s'étant enfoncée de travers. Il lui fallut faire une ample incision, puis, une fois la pointe extraite, arrêter l'hémorragie avec des raclures de cuir. Il referma la plaie en cousant les deux bords par des points qu'il enleva par la suite. La réputation des Espagnols s'étendit de village en village, de sorte que parfois trois ou quatre mille personnes les suivaient pour se faire « souffler et signer ». Ils arrivèrent ainsi jusqu'au Río Colorado.

A partir de cet endroit, ils se heurtèrent à la grande peur des Indiens. Estebanico se chargeait alors de les approcher, jouant ainsi un rôle de médiateur qui s'accentua avec le temps. Dans la région du Río Grande, ils entrèrent en contact avec les Siparos, chasseurs de bisons, dont Cabeza de Vaca décrit les coutumes. C'étaient des gens dotés d'une anatomie admirable, vivant souvent nus, sauf les femmes qui se couvraient de peaux de cerfs tannées. Ils avaient l'habitude de faire cuire leurs aliments dans de l'eau portée à ébullition par des pierres chauffées. Par manque de pluie, la culture du maïs ne pouvait se pratiquer régulièrement. En ces lieux, nos hommes furent égale-

ment perçus comme des êtres exceptionnels et il leur fut demandé de prier le ciel pour obtenir la pluie tant attendue²¹.

La relation arrive à l'évocation du séjour parmi les Indiens Pueblos, après dix-sept jours de voyage dans la faim. Quelques maisons de ce village étaient en terre, et les autres en roseaux tressés. Le même type d'habitat dominait sur plus de cent lieues. L'abondance régnait partout et les voyageurs se voyaient offrir du maïs, des haricots, de la viande de cerf, des couvertures de coton, des perles de corail et même des turquoises. Cabeza de Vaca reçut cinq émeraudes provenant du Nord, qu'il perdit ensuite. Les femmes étaient correctement vêtues. Les malades sollicitaient les pouvoirs curatifs des Espagnols, et les nouveau-nés étaient présentés à leur bénédiction. Ils passaient ainsi d'un village à l'autre, dans la plus grande vénération des gens qui « tenaient pour sûr qu'ils venaient du ciel ». A vrai dire, ils faisaient tout leur possible afin de maintenir cette réputation, parlant le moins possible et réservant la communication à Estabanico qui recherchait les informations nécessaires à la poursuite du voyage. Elle se faisait souvent par signes, car, dominant cependant six langues différentes²², ils ne parvenaient pas toujours à se faire comprendre. Il se pourrait bien d'ailleurs que le Noir mît à profit une particulière aisance dans la pratique des langues, caractéristique de bien des ethnies africaines habituées à recourir à plusieurs idiomes.

Etant donné l'audience dont ils jouissaient, les Espagnols tentaient d'inculquer à leurs hôtes quelques rudiments de christianisme, les jugeant tout à fait aptes à recevoir plus ample enseignement n'eût été l'obstacle de la langue. Nous en arrivons donc à une perception

²¹ El Inca Garcilaso de la Vega dans *La Florida del Inca* (1605) voit bien sûr dans ces miracles des effets de la Providence et n'hésite pas à dire que les rescapés étaient adorés comme des dieux : « Lequel [Cabeza de Vaca] s'en tira avec trois Espagnols et un noir, et Dieu Notre Seigneur leur fit une telle grâce qu'ils en vinrent à pratiquer des miracles en son nom, avec lesquels ils avaient acquis une telle réputation et un tel crédit auprès des Indiens qu'ils les adoraient comme des dieux » ; voir : Edition de Sylvia L. Hilton, Madrid : Historia 16, 1986 (77).

²² B. Lesfargues et J.-M. Auzias assurent que Cabeza de Vaca est « sur la voie d'une reconnaissance des cultures, dont il donne en maint endroit une description si vive et compréhensible qu'elle implique une quasi-connaissance ethnologique des systèmes culturels indiens (Cabeza de Vaca : 1979 32).

de l'Indien qui se rapproche de celle défendue plus tard par le dominicain Bartolomé de las Casas²³, tendance qui s'affirmera dans la suite de la relation. Implicitement, Cabeza de Vaca laisse entendre que ces peuples étaient naturellement disposés à recevoir le message évangélique.

3-Vers le dénouement

3-1-Aspects messianiques

Dans un des villages traversés, Castillo aperçut au cou d'un Indien une boucle de ceinturon d'épée et un clou à ferrer qui ne manquèrent pas d'attirer son attention. On lui dit que ces objets « venaient du ciel », puis qu'ils avaient été amenés par des hommes barbus, comme les voyageurs, « qui étaient venus du ciel » avec des chevaux, des lances et des épées, armes dont ils s'étaient servis à l'encontre des villageois avant de repartir par la mer vers le couchant. Cette expédition, dont nos hommes ne doutèrent pas qu'elle provenait d'Espagnols, les Indiens l'avaient donc intégrée dans leur mythologie. A ces précieux indices s'en ajoutèrent d'autres du même ordre, soulevant le plus grand intérêt de nos explorateurs malgré eux, certains désormais qu'ils n'étaient plus très loin de leur but. Ils s'efforcèrent de rassurer leurs hôtes plongés dans la hantise du retour de ces gens malfaisants qui les avait poussés à fuir vers les montagnes, abandonnant biens et cultures. Dans une nature aussi fertile, insiste Cabeza de Vaca, cela inspirait grande pitié que de voir ces êtres affamés, malades et hagards. A plusieurs reprises ces chrétiens avaient fait des incursions, détruisant les villages et emportant la moitié des hommes et tous les enfants et les femmes, de sorte que les survivants ne savaient trop à quoi s'en tenir face aux nouveaux arrivés. Le comportement de ces derniers finit par leur inspirer confiance, d'où la conclusion du chroniqueur :

²³ Voir : *Apologética Historia*, en particulier du chapitre XXXIV au chapitre XLVI.

Mais comme Dieu notre Seigneur daigna nous amener jusqu'à eux, ils commencèrent à nous craindre et à nous respecter comme nos prédécesseurs et même un peu plus, ce qui ne manqua pas de nous étonner grandement : par où l'on voit clairement que tous ces gens, pour être attirés au christianisme et à l'obéissance de l'impériale majesté, doivent être bien traités, et que c'est là un cheminement très sûr, à la différence d'un autre.

A travers les villages, les informations s'accumulèrent. Des éclaireurs envoyés de nuit par le groupe eurent la possibilité d'épier les agissements de ces pillards qui emportaient avec eux de nombreux Indiens enchaînés. La frayeur s'empara des naturels, compagnons de route des Espagnols qui eurent le plus grand mal à les tranquilliser. Ils purent bientôt faire le même constat : les traces laissées confirmaient bien leurs dires. Cabeza de Vaca, Estebanico et onze Indiens s'en furent donc à la recherche de ces Blancs et rencontrèrent quatre Espagnols, stupéfaits de les voir. Ces derniers les amenèrent à leur capitaine Diego de Alcaraz, qui affirma s'être perdu. Estebanico s'en retourna chercher Dorantes et Castillo, que suivirent six cents Indiens.

Les rescapés de l'expédition n'étaient plus qu'à trente lieues du village d'Espagnols le plus proche. Ils partagèrent avec les hommes d'Alcaraz la générosité des Indiens qui finirent par sortir de leurs refuges et offrir leurs vivres aux Blancs. Pour autant, ces derniers ne surent point se montrer reconnaissants, proposant même à Cabeza de Vaca de réduire leurs bienfaiteurs à l'esclavage, ce qu'il lui coûta fort d'éviter. Cependant les Indiens firent la part des choses, ne confondant pas les deux groupes :

[Ils disaient que ces] chrétiens mentaient , parce que nous, nous venions d'où se lève le soleil²⁴, et eux, d'où il se pose, et que nous, nous guérissions les malades, et eux, ils tuaient les gens bien portants ; et

²⁴ On reprendra le commentaire de Jacques Lafaye : « Alvar Núñez et ses compagnons, se dirigeant de la Floride vers ce qu'ils croyaient être le Pánuco et qui faillit être la Californie, étaient, *stricto sensu*, venus du côté du Soleil. Ce sens propre est si important que, une fois la jonction réalisée avec des Espagnols venus du Mexique, les rescapés continuent de bénéficier auprès des Indiens d'une faveur qui est refusée aux autres chrétiens » (Lafaye 142).

que nous, nous étions nus et sans chaussures et eux, couverts de vêtements, à cheval et avec des lances ; et que nous, nous n'avions aucune convoitise, au contraire, tout ce qu'on nous donnait nous le redonnions, et nous ne gardions rien, et que les autres n'avaient d'autre fin que de voler tout ce qu'ils trouvaient, et ne donnaient jamais rien à personne.

Ils se laissèrent difficilement convaincre de rentrer chez eux²⁵ afin d'exploiter la fertilité de leurs terres qui fournissaient trois récoltes par an. Bref, à en croire Cabeza de Vaca, il s'agissait là d'un véritable pays de Cocagne, où l'or et l'argent abondaient : « finalement c'est un pays où rien ne manque pour qu'il soit très bon ».

Après un pénible trajet où quelques Espagnols moururent de soif, les deux groupes finirent par atteindre Culiacán, dans l'actuel Etat de Sinaloa, au Mexique. Par la suite, les quatre rescapés n'eurent aucun mal à rejoindre Mexico où ils furent reçus et honorés par Hernán Cortés et le vice-roi Antonio de Mendoza.

3-2-Vision prédestinationniste et utopie prophétique

Dans les dernières pages de son mémoire, Cabeza de Vaca revient sur l'attitude des Indiens, les intégrant dans une vision à l'évidence prédestinationniste²⁶. Evoquant la fin de son périple, l'auteur insiste sur ses efforts et ceux de ses compagnons pour amener les indigènes de Culiacán, qui avaient fui dans les montagnes afin de se protéger des incursions espagnoles, à adopter la « véritable foi ». Dans une démarche de type messianique, ils leur enseignèrent les principaux dogmes chrétiens, leur affirmant qu'ils avaient parcouru une partie du monde pendant des années dans ce but. La conversion

²⁵ Comme le font remarquer B. Lesfargues et J.-M. Auzias, « le héros devient conducteur de peuples » (Cabeza de Vaca, 1979 : 39). P. Menget, dans sa traduction des *Nafragios* parle du caractère messianique de son aventure (Oviedo 27).

²⁶ On entend par prédestinationnisme la théorie théologique qui soutient que Dieu choisit certaines de ses créatures humaines pour les préparer au salut. Saint Augustin la favorisa, s'appuyant sur les épîtres de saint Paul aux Romains (8, 26-30) et aux Ephésiens (1,4-14), à l'encontre du pélagianisme, qui prônait plutôt les mérites moraux que la grâce divine. Ce mouvement se développa plus tard en particulier chez les calvinistes.

leur amènerait la sécurité, car ils se faisaient fort de les défendre contre les chrétiens mal intentionnés. En bonne théologie, l'argument est certes captieux, dans la mesure où il ne respecte guère le libre-arbitre. A vrai dire, il se rapprocherait même du chantage. Néanmoins, il s'avère, si l'on se réfère à la réponse fournie par ces gens, telle que la présente le chroniqueur, que tout les prédisposait à manifester leur adhésion envers la foi chrétienne :

Il répondirent à l'interprète qu'ils seraient de très bons chrétiens, et qu'ils serviraient Dieu ; interrogés sur ce qu'ils adoraient et sur leurs sacrifices, sur l'être à qui ils demandaient de l'eau pour leurs champs de maïs et la santé pour eux, ils répondirent qu'ils les demandaient à un homme qui était au ciel. Nous leur demandâmes comment il s'appelait, et ils dirent qu'il se nommait Aguar, et qu'ils croyaient que c'était lui qui avait créé le monde entier et toute ses choses. Nous leur demandâmes de nouveau comment ils savaient cela, et ils répondirent que leurs pères et leurs ancêtres le leur avaient dit, qu'ils avaient connaissance de cela depuis très longtemps, et qu'ils savaient que l'eau et toutes les bonnes choses, c'était Cet Etre qui les envoyait. Nous leur dîmes que Cet Etre dont ils parlaient, nous l'appelions Dieu, et nous leur dîmes de l'appeler ainsi, de le servir et de l'adorer comme nous l'ordonnions, et qu'ils s'en trouveraient très bien. Ils répondirent qu'ils l'avaient très bien compris, et qu'ils le feraient ainsi²⁷.

Les trois compagnons, en véritables apôtres du Christ, ne se contentèrent pas de paroles, mais agirent en défenseurs des Indiens

²⁷ Encore une fois, G. Fernández de Oviedo se montre beaucoup plus prudent dans l'analyse de la prédisposition des Indiens à recevoir le message chrétien, en partie peut-être parce qu'il s'inspire du rapport envoyé à l'Audience de Saint-Domingue qui lui paraît plus « clair » que le mémoire adressé au roi. La subjectivité de la seconde version lui paraîtrait-elle « obscure »? : « Tous ces gens, ces chrétiens les admonestaient pour qu'ils s'inclinassent vers le ciel, et leur imposaient de lever les yeux, et, les mains jointes, à genoux, de se recommander au Dieu Tout-puissant, quand ils se trouveraient dans quelque besoin. Ils le faisaient ainsi, et croyaient que ces chrétiens venaient du ciel, et ils se réjouissaient fort lorsqu'ils leur racontaient quelque chose de là-haut ; mais ils ne savaient pas le leur faire comprendre comme ils l'eussent voulu par défaut d'expression, car s'ils l'avaient eue, à en juger par la foi et l'intérêt avec lesquels ils écoutaient et suivaient les chrétiens et selon le peu de d'ironie dont ces gens faisaient preuve et de pratiques idolâtres auxquelles ils s'adonnaient, ces chrétiens rescapés disaient qu'ils n'avaient aucun doute à croire qu'ils seraient de bons chrétiens » (Oviedo 311).

contre de futures exactions des Espagnols du Sud à la recherche d'esclaves. Ils les convainquirent d'abandonner leurs refuges montagneux pour rejoindre leurs terres; puis d'y construire leurs maisons, dont une, reconnaissable par une croix dressée sur le seuil, serait réservée à Dieu. Ils leur demandèrent, en cas de menace dans le futur de la part de ces gens, de se présenter à eux comme des chrétiens, désarmés mais croix en main, et de leur offrir l'hospitalité, ce qui ne manquerait pas d'en faire des amis. Ces Indiens eurent-ils à appliquer pareilles consignes et quels furent les résultats? Le mémoire ne le dit point. Cependant il semblerait qu'ils eussent recouvré une certaine sérénité, ce qui était déjà quelque chose. De conquérants avides de richesses, ces Espagnols se retrouveraient donc à l'origine d'une nouvelle communauté qui ressemblerait fort à une cité de Dieu capable de faire reculer la cupidité démoniaque de leurs compatriotes. Ce revirement sur le long terme des quatre rescapés n'eût pas été possible sans les épreuves subies, véritable chemin de Damas qui suscita l'émergence d'une vision utopique, à rattacher aux diverses tentatives de réduction menées plus tard par les religieux, et en particulier les jésuites.

Un peu plus loin Cabeza de Vaca, adoptant un ton prophétique, étend son analyse à tous les Indiens rencontrés, incitant la Couronne à reconnaître cette prédisposition dont il portait témoignage et à se faire ainsi l'instrument de la volonté divine :

Veuille Dieu notre Seigneur, dans son infinie miséricorde, que du vivant de Votre Majesté et sous votre pouvoir et votre autorité, ces gens deviennent véritablement et de leur plein gré sujets du véritable Seigneur qui les a créés et rachetés. Nous tenons pour sûr qu'il en sera ainsi, et que Votre Majesté sera la personne qui mettra cela en exécution (ce qui ne sera pas si difficile à faire) ; car tout au long des deux mille lieues que nous parcourûmes par terre et par mer en barques, et pendant les dix autres mois que, après être sortis de captivité, nous passâmes à parcourir sans cesse ce pays, nous ne trouvâmes ni sacrifices ni idolâtrie . . . nous parvînmes à savoir que sur la côte sud il y

a des perles et de grandes richesses et que tout ce qu'il y a de meilleur et de plus riche s'en trouve proche²⁸.

Comme l'on voit, à la différence du futur discours de Bartolomé de las Casas, la péroration de Cabeza de Vaca ne sépare pas prédication de l'Évangile aux indigènes et exploitation du milieu ambiant.

Sur la route du retour en Espagne, comble de l'ironie, peu s'en fallut que Cabeza de Vaca ne finît entre les mains des pirates français à l'affût des galions transportant les richesses du Nouveau Monde vers le vieux continent, où il arriva le 9 août 1537.

Cette exceptionnelle odyssée se différencie de maintes expéditions où les Espagnols eurent aussi à payer de leurs personnes, encore que rarement dans de semblables circonstances. Aucune ne dura aussi longtemps, presque dix ans, et aucune ne connut une telle inversion des rôles et un tel revirement spirituel. Si les conquérants espagnols n'hésitaient pas, lors de leurs « entrées » en terres d'infidèles, à imposer un véritable esclavage aux Indiens sans défense, situation qu'illustre d'ailleurs le mémoire antérieurement aux célèbres écrits du dominicain Las Casas²⁹, Cabeza de Vaca, de par les vicissitudes de son errance à travers tout un continent, véritable parcours initiatique vers l'ascèse chrétienne³⁰, se vit amené à oublier

²⁸ G. Fernández de Oviedo reprend la supplique adressée par Cabeza de Vaca au roi, s'appuyant sur le constat effectué par les trois « hidalgos » quant à l'absence de pratiques idolâtres et de sacrifices humains dans les terres traversées. Mais il ne peut s'empêcher de revenir sur le cas de Pánfilo de Narváez et de ses hommes, espérant que Dieu, dans « son infinie miséricorde » leur aura accordé son pardon en échange de leurs tourments et de leurs morts cruelles (Oviedo 314). La finalité des deux auteurs est donc divergente. Le mémoire de Cabeza de Vaca redonne une dignité humaine à ces indigènes, dans la mesure où leurs croyances les prédisposent à recevoir l'enseignement chrétien ; le récit du chroniqueur des Indes, s'il admet leur capacité à le recevoir, ne les traite pas moins de « sauvages », et préfère s'attarder sur les conséquences profondément préjudiciables de la convoitise et de l'impétuosité de bon nombre de conquérants. Son réalisme ne le rend pas très sensible au plaidoyer spirituel de son héros, et le porte à donner la parole plutôt au témoignage global des trois survivants à l'issue de leur expérience, même s'il ne se refuse pas à le situer dans un contexte providentiel, qu'à une reconstruction subjective des faits *a posteriori*, quelle que soit sa portée.

²⁹ Voir la *Brevisima relación de la destrucción de las Indias* (1552).

³⁰ J.-L. Rieupeyrou, dans le roman cité ci-dessus, met cette évolution en exergue : « Il y avait dans la voix d'Alvar Núñez des résonances de prêches autrefois entendus et médités mais dépouillés de l'ostensible onction des gens d'Église. A leur contraire, il semblait

toute rancune envers ceux qui le réduisirent à l'état de servitude pendant six ans—il est vrai qu'il ne fit que partager leur misère—pour ne se souvenir que des bienfaits dispensés par ces êtres dont l'humanité ne lui posait plus de problème³¹. Selon une conception relevant du prédestinationisme, partagée plus tard par bien d'autres dont le même Las Casas, tout les prédisposait, assure-t-il, à recevoir la Parole. Cette même conception permet de mesurer à sa juste valeur l'insistance de l'auteur sur les dons de guérisseurs dont lui et ses compagnons se trouvèrent pourvus : la Providence fit d'eux de véritables thaumaturges, ne refusant point cette qualité, aspect significatif, à un Noir, être modeste s'il en fût, qui devint lui aussi un instrument de Dieu³². Mais notre voyageur restait toutefois homme de son temps, n'oubliant pas d'évoquer l'intérêt que la Couronne d'Espagne aurait à entreprendre la conquête de ce pays fabuleux.

La fin de la relation, de façon classique, est consacrée à l'exaltation des compagnons d'infortune de l'auteur : Alonso del Castillo, Andrés Dorantes, et Estebanico, dernier cité. Sans l'aide de ce Noir, ces trois pitoyables hères, seuls rescapés parmi plusieurs centaines

tirer et fortifier sa foi de l'expérience du malheur vécu et du secours que Dieu avait toujours apporté en réponse à ses prières. C'était une voix différente, d'une sincérité touchante et qui invoquait un Dieu assurément différent. Plus généreux de sa miséricorde pour ses fils meurtris qui portaient tous la même croix, au long de leur interminable Golgotha » (296).

³¹ Pour F. J. Temple, dans sa présentation de *La Merveilleuse Aventure de Cabeza de Vaca*, l'odyssée de Cabeza de Vaca de Castro fut une véritable ordalie sans laquelle il ne serait pas parvenu à percevoir l'humanité des Indiens. Cité par Yves Berger dans la préface de la traduction de B. Lesfargues et J.-M. Auzias (Cabeza de Vaca, 1979 : 15).

³² J. Lafaye ne semble pas partager cette opinion, lorsqu'il se demande si les « miracles » ne seraient pas nés de « l'imagination d'Alvar Núñez, durant la traversée ou après son retour en Espagne, pour les besoins d'une cause trop claire et alors qu'il était séparé des seuls témoins qui auraient pu le contredire? Au reste, l'auraient-ils fait? Ce n'eût pas été leur intérêt. Autant de questions qui demeureront sans doute à jamais sans réponse. » (Lafaye 138). Etant donné l'évolution spirituelle du personnage sur laquelle nous venons d'insister, rien n'interdit de croire que Cabeza de Vaca finit par se persuader que les guérisons que lui et ses compagnons effectuaient, qui relevaient probablement de causes psychosomatiques, étaient à mettre au compte de la Providence, dont ils n'étaient que les instruments. Dans la fin de son article, J. Lafaye étudie l'interprétation que donnèrent à ces guérisons les chroniqueurs postérieurs, et en particulier celle de Francisco de Gómara à propos d'un mort ressuscité par l'intervention de Cabeza de Vaca qui, comme ses compagnons, se fiaient "à Jésus-Christ qui opère des guérisons" (*Historia de las Indias*, B.A.E. 22, Madrid : Ediciones Atlas, 1946 (182).

de conquérants, n'auraient pu recouvrer certes la liberté matérielle, mais aussi et surtout la liberté spirituelle, facteur essentiel, selon la théologie paulinienne, d'affranchissement du mal qui l'amena à œuvrer en faveur du dessein divin sur les indigènes³³. Cette présentation rhétorique ne laisse-t-elle pas entendre qu'Alvar Núñez Cabeza de Vaca en était pleinement conscient? Ce fut probablement sa façon,

³³ Estebanico fut tué par des Indiens lors d'une autre expédition aux côtés de fray Marcos de Niza à la recherche de la cité mythique de Cibola. G. Fernández de Oviedo insiste sur la responsabilité d'Estebanico dans cette nouvelle entreprise vers un pays « très riche » dont il avait « connaissance » (350). Mais c'est une autre histoire sur laquelle il faudra bien se pencher plus longuement, comme le fait remarquer Roberto Nadal dans son bref article « Estebanillo : pionero negro en la conquista de América » (49-55). Nous nous contenterons ici de résumer la présentation de l'expédition faite par fray Marcos lui-même, recueillie dans la *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y colonización de las posesiones españolas en América y Oceanía*, ed. de F. Pacheco, F. de Cárdenas et L. Torres de Mendoza, Madrid, 1864-1865, t. III. Le vice-roi Antonio de Mendoza, mû par un esprit lascasien, décida d'envoyer une mission pacifique vers cette contrée mythique, dirigée par le franciscain fray Marcos de Niza, aidé de fray Honorato et de quelques Indiens. Estebanico leur servirait d'éclaireur. Elle sortit de San Miguel de Culiacán le 7 mars 1539. Le religieux ne rencontra aucun obstacle de la part de peuples n'ayant jamais vu de Blancs. Ils le prirent pour « un homme du ciel » et se montrèrent ouverts à l'enseignement chrétien. Au fur et à mesure qu'il avançait vers le nord, le Noir envoyait de bonnes nouvelles, glanant des informations sur la mythique Cibola (Hawikuh, pueblo Zuñi), l'une des sept villes au-delà desquelles se trouvaient les trois royaumes de Marata, Acús et Totontecac, aux maisons de pierres et aux portes ornées de turquoises. Trois cents Indiens, chargés de vivres, l'accompagnaient dans sa quête. Parvenu presque au terme, il envoya des messagers au gouverneur de la cité. Chargés de lui offrir en signe d'amitié une calebasse contenant des grelots et des plumes, ils présentèrent Estebanico comme un guérisseur qui lui voulait du bien (ainsi il n'aurait pas renoncé à ce pouvoir). Courroucé, le « gouverneur » jeta les présents à terre, menaçant de mort les intrus. Cela n'empêcha point le Noir de poursuivre son chemin, parvenant aux portes de la ville dont il se vit interdire l'entrée. Les nouveaux arrivés furent arrêtés. Si Estebanico s'échappa, certains de ses compagnons de route furent massacrés. L'un d'entre eux parvint cependant à rejoindre fray Marcos. Deux autres survivants assurèrent qu'Estebanico et ses compagnons avaient été tués à coups de flèches. Le religieux ne renonça pas pour autant à découvrir la ville de loin, avant de rebrousser chemin. Ainsi s'acheva cette étrange expédition de conquête pacifique de ce qui correspond au Nouveau Mexique actuel, où messianisme et cupidité allaient de pair. Le Noir Estebanico fut la victime de cette ambiguïté. Le chroniqueur Antonio de Herrera respecte scrupuleusement la relation de fray Marcos dans *Historia General de los Hechos de los Castellanos en las Islas i Tierra Firme del Mar Océano* ; voir l'édition de M. Cuesta Domingo, Universidad Complutense de Madrid, 1991, t. 3, (705-12).

peu usuelle à l'époque envers des gens de cette condition, de témoigner discrètement de sa reconnaissance³⁴.

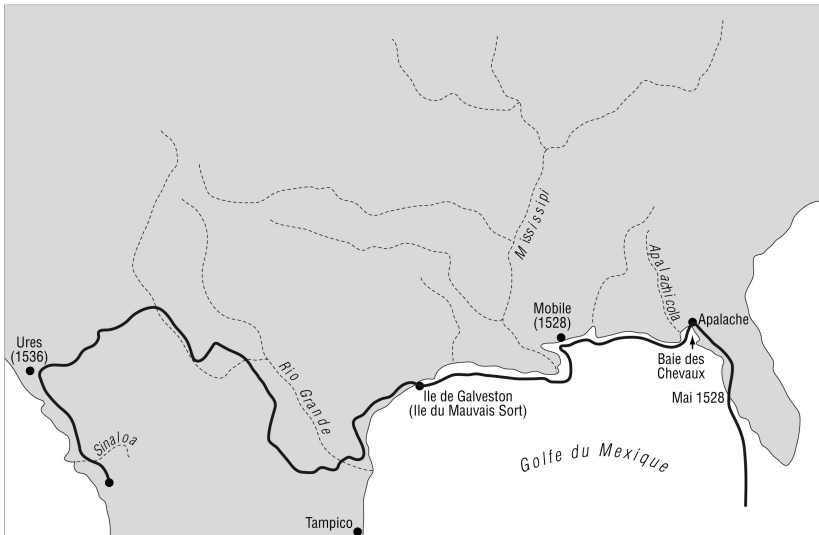
Jean-Pierre Tardieu ³⁵

³⁴ Dans son récit, G. Fernández de Oviedo, ne s'attarde pas sur les agissements du Noir « appelé Esteban », selon le critère de l'invisibilité des Noirs respecté dans bon nombre de chroniques, sauf circonstances exceptionnelles. Par contre Gaspar de Villagrà, dans son poème épique *Historia de Nuevo México* (1609) met le noir Esteban sur le même plan que les autres survivants de l'expédition :

Despues que en la Florida se perdieron,
Por aquel largo tiempo prolongado,
El grande negro Esteuan valeroso,
Y Cabeça de Vaca memorable,
Castillo, Maldonado, sin segundo,
Y Andres Dorantes mas auentajado,
Todos singularissimos varones,
Pues en la tempestad mas fiera y braua,
De todas sus miserias y trabajos,
Por ellos quiso obrar la suma alteza,
Vna suma gradiosa de milagros,
Y como su Deidad consolo aliento,
Infundio espiritu de vida al hombre,
Y a otros sanó venditos de tu mano;
Assi passando aquestos valerosos,
Por entre aquestas barbaras naciones,
No solo a sus enfermos los sanauan,
Lisiados, paraliticos, y ciegos
Mas dauan tambien vida a sus difuntos,
Con solo vendicion y aliento santo,
Que por sus santas bocas respirauan...

Fait, comme eux, à son image ("alta semejança"), Dieu jugea Esteban digne d'être l'instrument de sa Providence (Madrid : Dastin Historia, 2001, 82-84).

Précisons que les historiens étatsuniens s'intéressent de près au personnage, comme le démontre la simple consultation des données bibliographiques disponibles sur internet. Certaines associations cherchent même à en savoir davantage sur ses origines, ce qui n'est certes pas chose facile. Dans l'ordre de mission établi pour l'expédition de fray Marcos, le vice-roi Antonio de Mendoza se réfère à Estebanico en le dénommant « Esteban de Dorantes », d'où l'on peut déduire une évidente condition servile. Elle ressort d'ailleurs d'un écrit de Dorantes qui le présente comme son esclave (Bishop 92). Dorantes, selon Bishop l'aurait vendu ou donné à Mendoza, probablement intéressé par les capacités peu communes du personnage (157). A vrai dire l'adversité effaçait les barrières sociales, et mit en exergue les qualités humaines d'Estebanico. C'est ce que Cabeza de Vaca dut conclure de l'expérience.



Odysée de Cabeza de Vaca et de ses compagnons

Source : Carte de Patrick Menget (*in* Oviedo) ³⁶

Références

- Bishop, Morris, *The Odyssey of Cabeza de Vaca*, New York and London : The Century Co., 1933.
- Cabeza de Vaca, Alvar Núñez, *Nafragios y Comentaros*, Edición de Roberto Ferrando, Madrid : Dastin Historia, 2000.
- , *Relation de voyage*, trad. Bernard Lesfargues et Jean-Marie Auzias, Paris : Actes Sud, 1979.
- Colón, Cristóbal, *Textos y documentos completos*, Edición de Consuelo Varela, Madrid : Alianza Editorial, 1992.

³⁵ Université de La Réunion, 15 av. René Cassin, B.P. 7151, 97715 Saint-Denis Messag. Cedex 9 (France).

³⁶ Pour plus de détails quant à la localisation des événements et aux tribus visitées, on consultera les cartes de l'ouvrage de J.-L. Rieupeyrou (12-13).

- Herrera (de) Antonio, *Historia General de los Hechos de los Castellanos en las Islas i Tierra Firme del Mar Océano*, Universidad Complutense de Madrid, t. 2, Edición de Mariano Cuesta Domingo, 1991.
- Lafaye, Jacques, "Les miracles d'Alvar Núñez Cabeza de Vaca", *Mélanges offerts à Marcel Bataillon par les hispanistes français*, Bordeaux, 1963.
- Nadal, Roberto « Estebanillo : pionero negro en la conquista de América », *Revista de Historia de América* 89, 1980.
- Oviedo (de) Fernández, *Naufraiges et relation du voyage fait en Floride*, trad. Patrick Menget, Paris : Fayard, 1980.
- Rieupeyrou, Jean-Louis, *Le conquistador perdu. La fabuleuse odysée indienne de Cabeza de Vaca (1528-1536)*, Paris : Payot, 1992.
- Tardieu, Jean-Pierre, *Relaciones interétnicas en América*, in : José Andrés-Gallego (Coord.), *Nuevas Aportaciones a la Historia Jurídica de Iberoamérica*, Madrid : Fundación Histórica Tavera, Colección Proyectos Históricos Tavera (I), CD-ROM, 2000 : "El auxiliar militar."
- Temple, F. J., *La Merveilleuse Aventure de Cabeza de Vaca*, Paris : Ed. P. J. Oswald, 1970.
- Torquemada, Fray Juan, *Monarquía Indiana (1623)*, t. 1, Edition de Miguel León-Portilla, México : Editorial Porrúa, 1986.
-